

Pluralisme aléthique et unité de la vérité

Dans ce texte, nous examinons le concept de vérité et nous en retracsons plusieurs usages. En l'occurrence, nous examinons tour à tour la vérité-consensus, la vérité-correspondance et la vérité-authenticité. Une solution pluraliste est alors envisagée. Il apparaîtra en fin de compte que les seules propriétés universelles applicables au terme ‘vrai’ dans tous ces usages sont des propriétés relativement triviales typiquement associées à une théorie de type déflationniste.

La vérité consensus

Le concept de vérité semble a priori être intimement lié à une entreprise vouée à la recherche de l'objectivité. La quête du vrai n'est-elle pas motivée par la volonté de dépasser l'expérience subjective individuelle, voire même l'expérience intersubjective interindividuelle ? Tous n'en sont pas convaincus. Richard Rorty, par exemple, s'en est pris à la recherche d'objectivité qu'il accuse de tous les maux, et notamment celui d'avoir hissé les sciences naturelles tout au haut de la pyramide du savoir et d'en avoir fait un modèle, y compris pour les sciences humaines. Ce serait la raison pour laquelle on aurait fait de la science économique un savoir portant sur les lois objectives de l'économie, ce qui a engendré une conception néolibérale de la réalité économique en vertu de laquelle l'économie apparaît comme un domaine autorégulé qui ne doit pas être perturbé par l'interventionnisme d'État.

À cette quête d'objectivité, Rorty oppose le besoin de solidarité.¹ Si la recherche d'objectivité conduit idéalement le philosophe grec à une vie consacrée à la *theoria*, à distance de la *doxa*, Rorty croit au contraire qu'une conception pragmatiste s'impose. Ce qui est rationnel, raisonnable et vrai est, selon lui, ce qui est considéré rationnel, raisonnable et vrai pour nous maintenant. En particulier, la vérité est ce qu'il convient de croire pour nous maintenant. Il décrit cette position pragmatiste comme un «ethnocentrisme». Cette doctrine considère le vrai comme étant essentiellement une affaire de consensus. Et si nous sommes enclins à admettre qu'une collectivité peut parfois être dans l'erreur, c'est parce que nous avons l'intuition d'un consensus plus large, plus solide et plus profond.

On peut sans doute être rebuté à l'idée que la vérité puisse ainsi aboutir dans les mailles d'une conception ethnocentriste à la manière de Rorty ou d'une conception socioconstructiviste à la manière de David Bloor², mais doit-on avec Paul Boghossian³ considérer Rorty comme un philosophe relativiste? Tout d'abord, Rorty croit-il vraiment

¹ Richard Rorty, « Solidarité ou objectivité », dans *La pensée américaine contemporaine*, sous la direction de John Rajchman et Cornel West, Paris, PUF, 1991.

² David Bloor, *Knowledge and Social Imagery*, Chicago, University of Chicago Press, 1976, 1991.

³ Paul Boghossian, *La peur du savoir*, Trad. de l'anglais par Ophelia Deroy, Marseille, Éd. Agone, 2009. Voir notamment p.53-59.

que toutes les croyances se valent? Bien sûr que non, puisque seules les croyances susceptibles de générer un consensus doivent être retenues, tandis que les croyances non consensuelles doivent être exclues. Pense-t-il cependant qu'une seule et même proposition, associée à un cadre de référence donné, peut dans le même contexte être interprétée comme vraie ou fausse, selon le concept de vérité que l'on choisit de se donner dans ce contexte? Autrement dit, admet-il pour un domaine donné, l'application de plusieurs concepts de vérité? Il semble bien que non, puisque le seul concept de vérité qu'il retient est le concept de vérité-consensus. N'est-il toutefois pas engagé à relativiser la vérité à ce qui est vrai pour nous actuellement et n'est-ce pas là une forme de relativisme? Rorty répond à cela que c'est une forme de pragmatisme, qu'il nomme 'ethnocentrisme'. En guise de réaction à cette réponse, on est amené à rendre explicite une objection implicitement présente dans l'accusation de relativisme portée à l'encontre de l'ethnocentrisme. Si on a tendance à considérer cette position de Rorty comme relativiste, c'est sans doute parce que Rorty semble engagé à dire que toutes les croyances consensuelles se valent. Toutefois, Rorty a aussi une réponse déjà toute prête à cette dernière objection. Si on peut l'accuser de quelque chose, soutient-il, c'est au contraire justement de ne pas assez accorder d'importance aux croyances consensuelles au sein des autres groupes. Les seuls consensus qui l'intéresse sont ceux qui sont réalisés au sein de son groupe d'appartenance. Il est donc faux de prétendre que, pour lui, toutes les croyances consensuelles se valent. Rorty n'est-il toutefois pas engagé à une conception relativiste de la justification épistémique? C'est l'autre objection sous-jacente qui est présente dans le lien qui semble lier l'ethnocentrisme au relativisme. Même si Rorty accorde peu d'importance aux autres croyances consensuelles, n'est-il pas engagé à dire que la justification épistémique d'un énoncé est relative à ce qui fait consensus au sein des diverses communautés? Selon cette interprétation, l'ethnocentrisme s'appuierait sur une théorie épistémologique. Ce serait le résultat de l'adoption à partir d'un point de vue de Sirius d'une certaine perspective portant sur les mécanismes du savoir au sein de différents groupes. On ferait le constat que ce qui tend à être vrai pour ces différents groupes est relatif aux différents consensus réalisés au sein de ces groupes. Là encore, cependant, ce serait faire injure à l'ethnocentrisme de Rorty que d'assimiler cette doctrine à une posture épistémique surplombante. Le fondement de l'ethnocentrisme est éthique et non épistémique. La justification de l'ethnocentrisme est que cette posture est bonne pour nous. Ici, il y a circularité, Rorty en est conscient, mais il n'en demeure pas moins que ces réponses finissent par l'éloigner sensiblement de l'accusation de relativisme.

Il est peut-être un domaine du discours propice à une conception rortyenne de la vérité. Que dire en effet de la vérité des principes de justice, des valeurs morales et des normes éthiques? En supposant qu'il soit possible et acceptable d'appliquer le concept de vérité à des théories normatives, certains pourraient penser que le consensus renforce la validité épistémique des principes. On sait que chez Rawls, la raisonnableté (fondée en définitive sur le respect d'autrui) remplace la vérité et que le consensus par recouplement sur les principes de justice n'est pas au service de la validité épistémique, mais bien au service de la stabilité politique. N'empêche, on pourrait peut-être admettre un usage du concept de vérité qui soit synonyme de consensus dans ce domaine qu'est la théorie de la justice. Il en va après tout du caractère démocratique des principes. Ceci ne condamnerait pas la théorie de la justice au relativisme, puisque les consensus communautaires peuvent en

principe aboutir à des consensus par recouplement intercommunautaires, surgissant dans la théorie idéale au niveau de la société des peuples. (Les valeurs morales et les éthiques de vie, bien que pouvant elles aussi faire l'objet de certains consensus, ne peuvent sans doute pas aisément aspirer à l'universalité.)

La vérité-correspondance

Qu'en est-il toutefois d'un concept de vérité qui serait lié à notre propension à rechercher l'objectivité? Si l'approche rortyenne a quelque chose de répugnant, c'est bien parce qu'elle semble rejeter tout usage objectiviste du terme «vrai». En philosophie analytique, l'un des premiers penseurs à s'être penché sur cette question est Bertrand Russell. Les énoncés ou les croyances représentent des états de choses possibles et les énoncés vrais correspondent à des instantiations de ces états de choses possibles, c'est-à-dire à des faits.⁴

On ne saurait trouver une explication plus simple, car cette idée d'une correspondance entre un énoncé ou une croyance et des faits renvoie à l'idée que s'en fait le sens commun. Dire que les énoncés vrais correspondent à des faits semble être trivialement vrai, mais il faut voir qu'il s'agit en fait d'une thèse très controversée. Il faut tout d'abord noter que les faits sont des entités transcendantes qui se cachent derrière un monde d'apparences.⁵ Cela donne prise à des arguments provenant d'une posture sceptique radicale qui nierait l'existence de tels faits, mais on peut laisser cette objection de côté pour les fins de notre exposé.

Plus prosaïquement, on se demandera ce qu'il en est des énoncés universels ainsi que des énoncés qui sont des généralisations existentielles, voire même des énoncés négatifs? Si plusieurs d'entre eux sont vrais, nous engagent-ils à admettre des faits existentiels, des faits universels ainsi que des faits négatifs? Pire encore, que dire de l'énoncé « Le chat est sur le canapé » ? Il faut faire intervenir un chat, un canapé ainsi que la relation 'être sur', en plus de la copule 'être' marquant la relation d'exemplification liant ces objets et relation, qui sont les éléments constitutifs du fait représenté. Si l'état de choses possible représenté est effectivement réalisé, il faut aussi admettre qu'un autre fait existe au même endroit, à savoir que le canapé est sous le chat, ce qui implique l'existence de la relation 'être sous' et d'une autre relation d'exemplification liant toutes ces composantes au sein de cet autre fait. Et si les faits négatifs existent, il y a au même endroit une quantité indéfinie de faits qui s'amoncellent, car le lion, le chien, l'éléphant, le kangourou, etc., ne sont pas sur le canapé.

La plupart de ces problèmes seraient résolus si l'on pouvait réduire l'ensemble des énoncés du langage à des classes d'énoncés atomiques. Il faudrait que tous les énoncés complexes soient des fonctions de vérité des énoncés simples. Cela pourrait se faire si,

⁴ Bertrand Russell, 'The Nature of Truth', in *The Collected Works of Bertrand Russell*, vol. 4, edited by A. Urquhart, London and New York: Routledge 1994 [1905], 492-506. Bertrand Russell, 'On the Nature of Truth', *Proceedings of the Aristotelian Society*, 1906-1907, 7: 28-49.

⁵ Bertrand Russell, « Apparence et réalité », dans *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, 1989.

par exemple, on choisissait de traiter les énoncés existentiels et universels comme faisant intervenir des quantificateurs substitutionnels. Les énoncés universels seraient des conjonctions d'énoncés atomiques alors que les énoncés existentiels seraient des disjonctions d'énoncés atomiques. Quant aux énoncés négatifs, ils feraient intervenir une opération de négation sur les énoncés atomiques. Ensuite, la plupart des énoncés dépourvus de quantificateurs, d'opérateurs et de connecteurs devraient recevoir dans leur structure profonde une analyse dans laquelle des quantificateurs, opérateurs et connecteurs apparaissent. Il faudrait en somme distinguer la forme logique d'un énoncé de sa grammaire de surface. Ainsi, la plupart des énoncés du langage qui semblent être atomiques et qui se présentent comme étant dépourvus de quantificateurs, d'opérateurs et de connecteurs s'analysent en des énoncés complexes qui en contiennent. Par exemple, certaines phrases contenant des noms propres doivent être traduites en des énoncés faisant intervenir une description définie, celle-ci s'analysant en retour comme un énoncé existentiel. Par exemple, l'énoncé «l'actuel roi de France est chauve» qui semble être ni vrai ni faux, selon une analyse frégéenne faisant de l'expression en position de sujet un nom propre, est en fait d'une description définie qu'il faut analyser en termes d'énoncés faisant intervenir des quantificateurs. L'énoncé complet affirme qu'il existe un et un seul individu qui est roi de France et il est chauve. Interprété de cette façon, il s'agit d'un énoncé faux. Les traductions d'énoncés qui en surface semblent être atomiques en énoncés complexes peuvent servir plusieurs causes. Ils peuvent permettre d'évacuer certains énoncés qui semblent être ni vrais ni faux, mais ils peuvent aussi plus profondément permettre de contourner le paradoxe des classes, dans la mesure où il est faux de postuler une classe correspondant à chaque condition. Ainsi l'expression «la classe des classes qui ne se contiennent pas elles-mêmes comme élément» n'est pas vraiment un nom propre. Elle fait intervenir un énoncé existentiel qui est faux, ce qui nous permet de nier purement et simplement l'existence d'une telle classe.⁶ Enfin, la distinction entre les énoncés qui semblent être atomiques en grammaire de surface et leur forme logique permet de montrer que plusieurs énoncés ne sont pas atomiques malgré les apparences. Pour clore vite cette discussion, disons simplement que l'atomisme logique est vite apparu à Russell⁷ ainsi qu'à Ludwig Wittgenstein⁸ comme essentielle pour rendre plausible une version du correspondantisme qui associe les énoncés vrais à des faits. Seuls les énoncés atomiques vrais correspondent à des faits. L'atomisme logique permet ainsi d'éviter une prolifération inutile des faits, ce qui irait à l'encontre d'une méthodologie chère à Russell faisant du rasoir d'Ockham un usage systématique.

Le problème est que l'on n'a jamais pu identifier quels étaient les énoncés atomiques et, a fortiori encore moins, jamais pu montrer comment dériver tous les énoncés non analytiques du langage à partir de ces énoncés atomiques. Aussi, s'il faut sans doute parvenir à garantir la plausibilité d'un usage du terme «vrai » qui va dans le sens de la

⁶ Si nous avions été obligés de la postuler, le paradoxe aurait surgi, car si cette classe ne se contient pas elle-même comme élément, elle doit faire partie de la classe en question et alors elle se contient elle-même comme élément. Et si à l'inverse on suppose qu'elle se contient comme élément, alors elle ne fait pas partie de la classe en question, et alors elle ne se contient pas comme élément.

⁷ Bertrand Russell, « La philosophie de l'atomisme logique » in *Écrits de logique philosophique*, trad. Jean-Michel Roy, Paris, PUF, 1989 (1918)1918, ‘The Philosophy of Logical Atomism’, in *Logic and Knowledge: Essays 1901-1950*, edited by R. C. Marsh, London: George Allen and Unwin 1956, 177-281.

⁸ Ludwig Wittgenstein (trad. [G. G. Granger](#)), *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 2001

recherche d'objectivité, cela commande sans doute de renoncer au molécularisme épistémologique. Ainsi que le propose Pierre Duhem, la relation de correspondance doit exister entre des paquets d'énoncés et un ensemble de données sensibles diverses.⁹ Ce sont les théories entières qui doivent être confrontées à la réalité. On songe à des critères tels que les suivants : le pouvoir explicatif de la théorie (capable de rendre compte de certaines corrélations ou régularités jusqu'à présent inexplicées), le pouvoir prédictif de la théorie, la falsifiabilité de la théorie, l'absence de données récalcitrantes, l'absence de théories concurrentes, la simplicité de la théorie, l'économie ontologique, etc. Une théorie répondant favorablement à de tels critères holistes correspondrait à la réalité. Il y a bien sûr aussi le consensus que la théorie est en mesure de susciter et la stabilité de la théorie à travers le temps, mais tout cela va au fond dans le même sens. Ce sont les concepts de holisme épistémologique et de cohérence qui sont les maîtres mots. Un concept de vérité qui s'appuie sur un ensemble de propriétés de ce genre et qui prend donc la forme d'une théorie holiste de la vérité-cohérence constitue peut-être le concept de vérité objective recherché. C'est un concept particulièrement bien adapté au secteur des sciences naturelles que Willard Van Orman Quine a d'ailleurs très bien défendu.¹⁰

Il resterait peut-être cependant à faire de la notion de vérité objective un concept à visage humain. Une contrainte additionnelle devrait en ce sens être imposée au concept de vérité objective qui irait dans le sens d'un rejet du réalisme métaphysique. Une théorie répondant à toutes les exigences énoncées au paragraphe précédent devrait être considérée vraie et correspondrait à la réalité. Il faut alors peut-être rejeter la possibilité que le réel puisse être complètement différent de ce qui est proposé par une théorie qui serait parvenue à la fin de l'enquête scientifique entendue au sens d'une enquête ayant satisfait un ensemble de principes comme ceux qui ont été évoqués plus haut. Si par malheur, des données récalcitrantes apparaissaient ensuite, que le pouvoir prédictif de la théorie n'était plus aussi grand et qu'une théorie concurrente performait mieux, c'est cette nouvelle théorie qui devrait être retenue comme vraie. Autrement dit, une théorie répondant à tous les canons méthodologiques peut être fausse seulement à la condition d'être remplacée par une autre théorie qui possède encore plus les propriétés holistes et cohérentistes souhaitées.

Il s'agit d'adopter une sorte de réalisme interne qui irait dans le sens des idées avancées par Hilary Putnam.¹¹ Il faudrait endosser un concept de vérité comme assertabilité garantie idéalisée. Cette façon de conceptualiser la vérité suppose l'existence d'une longue tradition scientifique, s'inscrivant dans une démarche continue avec un vocabulaire qui, pour l'essentiel, demeure le même. Les termes scientifiques les plus importants tels que la matière, la lumière, l'énergie, le temps, les corps physiques, la conscience et la vie préserveraient leur référence tout au long de cette histoire et nous

⁹ Pierre Duhem, *La Théorie physique : son objet, sa structure*, Paris, Chevalier et Rivière, 1906. 2e édition Paris, Librairie Marcel Rivière, 1914. Rééditée par Lyon ENS édition [en ligne].

2016. <http://books.openedition.org/ensedition/60077>.

¹⁰ Willard Van Orman Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*, Vrin, 2003.

¹¹ Hilary Putnam, *Reason, Truth and History*. Cambridge, MA, Cambridge University Press, 1981.

placeraient en face d'une réalité qui transcende les constructions scientifiques. Toutefois, l'idée putnamienne est de prétendre que si dans un domaine donné on parvenait à satisfaire toutes les règles méthodologiques que nous nous sommes données, il faudrait alors rejeter l'idée que le réel puisse être complètement différent de ce qui est avancé par la communauté scientifique.

La situation que nous décrivons est particulièrement bien adaptée aux sciences naturelles, mais il est plus difficile de l'appliquer aux sciences humaines. Celles-ci sont aussi en partie tributaire d'un ensemble de normes qui viennent informer le contenu des propositions scientifiques. On peut penser qu'un concept de vérité propre aux sciences humaines se situerait à égale distance des deux concepts précédemment introduits : la vérité-consensus et la vérité objective comprise comme vérité holiste et cohérente gouvernée par l'idée d'une assertabilité garantie idéalisée.

La vérité authenticité

Y a-t-il un autre usage du concept de vérité ayant un domaine d'application spécifique? Y a-t-il de la vérité en art, par exemple? Ceux qui comprennent le concept de vérité à partir de l'un ou l'autre des concepts déjà discutés répondront par la négative. Martin Heidegger a, pour sa part, répondu de manière positive. Dans son célèbre texte sur l'origine de l'œuvre d'art¹², il soutient que le concept de vérité compris comme non voilement (*aletheia*) s'applique à l'art. Il discute d'une toile de Vincent Van Gogh montrant les chaussures d'un paysan et suggère que cette œuvre dévoile le monde de la vie paysanne. Pour bien saisir ce concept, on peut l'illustrer par d'autres exemples. Quand, par exemple, G.W.F. Hegel avance l'idée que la philosophie est fille de son époque, il suggère que les idées les plus fondamentales que nous avons sont traversées par une certaine historicité. Elles sont le témoignage d'une expérience collective vécue. Les propositions philosophiques « vraies » seront alors celles qui traduisent le mieux l'esprit de l'époque. Ce sont des idées qui font époque, des idées dominantes qui sont le fruit d'une convergence entre plusieurs facteurs culturels et historiques. C'est aussi l'idée de «faire vrai». Le concept de vérité entendu au sens d'*aletheia* est un concept de vérité-authenticité. Il serait certes très problématique d'en faire le seul et unique concept à notre disposition, mais il n'est peut-être pas malsain d'en reconnaître l'application au domaine de l'art.

Une conception pluraliste

Les remarques précédentes font émerger l'idée d'une pluralité de concepts de vérité ayant chacun leur domaine d'application. Cela fait penser à la conception défendue par Nelson Goodman dans *Ways of Worldmaking*.¹³ Ce dernier fait intervenir la notion de

¹² Martin Heidegger (trad. Wolfgang Brokmeier), « L'origine de l'œuvre d'art », dans *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, coll. « Tel », 1987. Soit dit en passant, cette référence à Heidegger n'est bien entendu pas une façon détournée de procéder à sa réhabilitation en tant qu'intellectuel.

¹³ Nelson Goodman, « Mots, œuvres et mondes », dans *Manières de faire des mondes*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1992.

correctitude qui en science prend la forme de la vérité alors que dans d'autres domaines, tels que l'art, elle signifie autre chose. Goodman ne connaissait peut-être pas le concept de la vérité-dévoilement. Quoi qu'il en soit, il propose une notion universelle de correctitude qui est modulée de différentes façons selon qu'elle s'applique aux domaines des sciences naturelles, des sciences humaines ou de l'art. Cela ressemble suffisamment à ce que nous discutons pour y porter une attention particulière.

Goodman qualifie sa propre conception d'irréaliste. Selon lui, si les symboles ne sont pas toujours du réel, le réel est toujours symbolique : "on peut bien avoir des mots sans monde, mais pas de monde sans mots ou d'autres symboles." (15) Le réel est langage et puisque le langage accueille différents types de discours, cela nous engage à l'existence d'une pluralité de mondes. Il admet le pluralisme des mondes, mais c'est au sens où il existe différents cadres de référence imposant chacun un domaine modélisé d'objets et de propriétés de base de ces objets, ainsi que des discours offrant différentes façons de rendre intelligibles les rapports complexes entre ces objets, qu'il s'agisse de comprendre, expliquer, interpréter ou décrire.

Il y a un monde du sens commun caractérisé par un domaine d'objets de taille moyenne phénoménallement perceptibles. Il y a un monde physique, ainsi qu'un monde mathématique. Il y a peut-être aussi des mondes biologique, psychologique, sociologique, et moral, en plus du monde de l'art. Il considère que ces mondes ont une relative autonomie les uns par rapport aux autres. Il est pratiquement impossible selon Goodman de réduire les objets ou les propriétés d'un monde aux objets et propriétés d'un autre monde. S'agissant des mondes dans lesquels un concept de vérité-cohérence s'applique, il arrive même que plusieurs systèmes de vérité-cohérence se font compétition ou semblent se contredire (l'exemple le plus classique étant la physique quantique et la théorie générale de la relativité).

Goodman n'est pas lui non plus vulnérable à une accusation de relativisme. Il n'est pas juste de lui attribuer le point de vue selon lequel toutes les croyances se valent, car il distingue nettement entre les croyances correctes et les croyances incorrectes. On ne peut pas davantage lui reprocher d'admettre relativement à un cadre de référence donné, plusieurs concepts de vérité, car chaque cadre de référence appelle un et un seul concept de correctitude. Enfin, même si différents ensembles de vérité-cohérence peuvent se faire compétition au sein d'un même monde, la conception goodmanienne accueillerait favorablement, et serait compatible avec, une théorie unifiée au sein de chaque monde.

La théorie de Goodman présente quand même plusieurs problèmes. Elle ne semble pas disposée à reconnaître un usage du concept de vérité en art. Ensuite, le cadre général d'inspiration anti-réaliste qu'il propose est loin de pouvoir faire consensus. Mais surtout, son traitement ne rend pas justice à l'usage objectiviste du terme «vrai» au sein des sciences naturelles, dans la mesure où il ne semble pas enclin à autoriser des usages directement référentiels des termes.

Le pluralisme de Wittgenstein

Une autre façon de penser les choses se trouve présente chez Wittgenstein.¹⁴ Dans ses écrits tardifs, ce dernier conçoit la signification d'un terme comme étant très souvent déterminée par son usage dans un jeu de langage. Cela vaudrait également pour le terme «vrai». Rien n'interdit d'admettre plusieurs usages du terme «vrai», incluant un usage du terme qui s'accorde avec la vérité objective telle que décrite plus haut, impliquant la cohérence, le holisme et l'assertabilité garantie idéalisée.

On peut aussi admettre d'autres usages du terme 'vrai' tels que la vérité-consensus et la vérité-authenticité (ou vérité-dévoilement). Ces différents usages appartiennent à des jeux de langage différents. Les jeux de langage sont l'expression de nos formes de vie collective. Wittgenstein en distingue un très grand nombre au paragraphe 23 des *Recherches philosophiques*, mais certains de ces jeux ont plus de poids que d'autres. La distinction qui est à la base de la conception objectiviste est celle qui prévaut entre la représentation et le réel lui-même. Elle résulte du constat d'erreurs que l'on a effectivement commises ou d'erreurs que l'on a observé chez les autres. C'est une distinction qui s'est très tôt imposée dans l'histoire de l'humanité. Elle a contribué à l'émergence du concept de vérité objective. De même, la naturelle curiosité de l'esprit humain peut être un autre facteur à l'origine d'une forme de vie prenant la forme d'une recherche de la vérité objective. Cette forme de vie a fini par imprégner tout le secteur des sciences naturelles. Nous avons affaire à un jeu de langage, parce que nous nous sommes nous-mêmes donné cet usage du prédicat de vérité ainsi qu'une interprétation des énoncés des sciences qui va dans le sens du réalisme scientifique.

Cette approche n'est pas plus que celle de Rorty ou Goodman vulnérable à l'accusation de relativisme, parce que chaque prédicat de vérité a un domaine d'application qui lui est propre. Il s'agit donc d'une approche pluraliste et non relativiste. Elle doit toutefois être préférée par rapport à celle de Goodman parce qu'elle s'accorde avec des formes de vie qui tiennent compte autant de nos exigences d'objectivité que de nos exigences d'authenticité et de solidarité. Elle admet plusieurs usages au terme 'vrai'. C'est enfin une approche qui ne prend pas la forme d'un irréalisme.

Une conception déflationniste

Est-ce à dire cependant qu'il n'existe aucune propriété possédée par le prédicat de vérité qui soit universelle et qui s'applique peu importe le jeu de langage dans lequel le terme se trouve ? Voici un ensemble de règles gouvernant le prédicat de vérité qui s'appliquent dans tous les contextes :

1.-Asserter qu'une phrase, une œuvre ou une norme est vraie, c'est asserter cette phrase, asserter cette œuvre ou asserter la norme.

¹⁴ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Paris, NRF Gallimard, 2004.

2.- N'importe quel contenu susceptible d'être vrai a une négation qui est elle aussi susceptible d'être vraie.

3.- Asserter qu'une phrase, une œuvre ou une norme est fausse, c'est asserter la négation de cette phrase, asséter le rejet de cette œuvre ou asséter le refus de cette norme.

4.- Être vrai revient au fait d'asserter ce qui est le cas (et être faux revient au fait d'asserter ce qui n'est pas le cas).

5.- Une phrase, une œuvre, une norme peuvent avoir une justification sans être vraies et être vraies sans justification.¹⁵

On notera qu'il s'agit d'un ensemble de platiudes au sens de Crispin Wright. Il s'agit en fait de traits caractéristiques non substantiels, typiques de la théorie déflationniste de la vérité. Cela vaut pour les énoncés 1, 3 et 4 qui sont l'expression même de la théorie déflationniste. Cela vaut aussi pour les énoncés 2 et 5. L'énoncé 2 est relativement trivial, que le prédicat de vérité soit justifié substantiellement par une condition d'assertabilité garantie, une condition de solidarité ou une condition d'authenticité. Si un énoncé est susceptible d'être vrai, sa négation est également susceptible d'être vraie.

L'énoncé 5 est également le fait d'une platitude et il ne véhicule pas de thèse substantielle. Même si la justification est l'assertabilité garantie idéalisée, on peut reconnaître qu'un énoncé soit sémantiquement assertable sans être vrai ou alors vrai sans être sémantiquement assertable. C'est ce qui est susceptible de se produire tout au long du processus de recherche d'objectivité, même lorsque nous sommes parvenus à ce que nous croyons être la fin de l'enquête scientifique. Toutefois, la seule façon pour un partisan de ce concept de vérité de reconnaître la possibilité qu'une telle justification n'entraîne pas nécessairement la vérité serait le fait que cet énoncé puisse être remplacé par un autre énoncé qui remplit davantage les mêmes conditions. Cela voudrait seulement dire que, contrairement à notre hypothèse initiale, nous n'étions en fin de compte pas vraiment parvenus encore à la fin de l'enquête scientifique.

Il faut aussi distinguer la justification et la vérité pour un utilisateur de la vérité-consensus. Si la justification pour déclarer qu'un énoncé est vrai est le consensus, il faut admettre la possibilité que ce consensus puisse être rejeté, mais en l'occurrence, cela ne peut se faire que par un énoncé qui traduit un consensus plus large, plus solide et plus profond. Une justification consensuelle n'est donc pas une garantie de vérité, même pour un partisan de la vérité-consensus, car toute proposition qui se présente comme consensuelle peut être remplacée par une proposition qui est plus consensuelle encore.

Si la justification est l'authenticité, une proposition qui se présente comme authentique peut apparaître inauthentique suite à une conversion. Une autre proposition apparaîtra alors comme susceptible d'être davantage authentique.

¹⁵ Ces normes sont des adaptations de celles qui sont proposées par Crispin Wright dans *Truth and Objectivity*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, London, England, 1992, p. 34.

Il existe donc peut-être à un certain niveau d'abstraction un prédicat unique gouvernant l'ensemble des usages, mais c'est un concept non substantiel qui est davantage associé à la théorie déflationniste de la vérité. Pour ceux qui sont friands d'un concept substantiel de vérité, ce constat peut être marqué par la déception, mais ils peuvent quand même apprécier davantage les mérites de la théorie qui est ici proposée. Il s'agit d'une version du déflationnisme qui est compatible avec l'existence de concepts substantiels de vérité localement applicables dans une certaine partie de l'univers du discours. Ils doivent tout particulièrement noter le fait que cette version du déflationnisme est compatible avec un concept de vérité localement applicable dans le contexte d'une recherche d'objectivité caractéristique du réalisme scientifique.

On est ainsi en position de répondre à la critique que Paul Boghossian formule à l'endroit de toute théorie déflationniste de la signification et donc à l'endroit d'une théorie qui cherche à faire l'économie d'un concept de signification substantiel (qui ferait appel à des sens frégéens, à des conditions de vérité davidsoniennes ou à des situations, comme chez Barwise et Perry). Une approche comme celle de Wittgenstein qui ramène la signification d'un mot ou d'une phrase à son usage dans un jeu de langage constitue un exemple particulièrement évident de théorie déflationniste de la signification. Il n'y a pas selon ce point de vue de fait entièrement objectif de signification. Les seuls faits de signification qui existent sont des faits institutionnels. Boghossian constate que ce genre de théorie a le défaut d'entraîner inévitablement une théorie déflationniste de la vérité qui trivialise le concept et lui fait perdre sa portée potentiellement objective.¹⁶

On doit admettre que cet argument atteint sa cible pour un auteur comme David Bloor. Celui-ci épouse le déflationnisme sémantique de Wittgenstein et épouse également le socio-constructivisme qui a clairement pour effet de neutraliser en plus la portée potentiellement objective du prédicat de vérité en science. Cet argument ne vaut toutefois pas pour la variante que nous sommes en train d'examiner. Celle-ci est compatible avec un usage pluriel du concept, à chaque fois localisé, qui accorde une très grande place à un concept de vérité objective, caractéristique du réalisme scientifique.

Comment peut-on épouser une perspective déflationniste en théorie de la signification tout en accordant une place à une théorie objectiviste de la vérité? Ainsi que Boghossian l'a constaté, le déflationnisme sémantique conduit irrémédiablement au déflationnisme en théorie de la vérité. Toutefois, cela peut seulement vouloir dire que sans une théorie robuste de la signification postulant des conditions entièrement objectives de vérité, on ne peut admettre une notion de vérité se rapportant à une réalité métaphysique. Nous souscrivons à cet argument. Par contre, si nous fonctionnons avec une version institutionnaliste du déflationnisme sémantique, on admet alors des faits institutionnels de signification, et il est alors toujours possible d'admettre une variété d'usages substantiels de vérité institutionnalisés, pourvu qu'ils soient localisés et qu'en un certain sens, ils

- ¹⁶ Paul Boghossian, P.A., 1990. 'The Status of Content', *The Philosophical Review*, XCIX (2): 157–184. Nous laissons de côté l'argument de Boghossian à notre avis défectueux selon lequel le déflationnisme en théorie de la vérité serait non seulement faux mais aussi incohérent.

conservent un visage humain en demeurant sous notre contrôle. En particulier, on peut admettre un concept objectiviste de vérité en sciences naturelles prenant la forme de l'assertabilité garantie idéalisée.

La réponse se trouve en partie dans le type de signification déflationniste que l'on prêt à défendre. Le déflationnisme de la signification entraîne certes le rejet de faits entièrement objectifs de signification, mais n'entraîne pas le rejet de tout fait de signification, car on peut endosser une conception institutionnelle du langage et admettre des faits de signification qui sont eux-mêmes institutionnels.¹⁷ Selon ce point de vue, la signification des termes est conventionnelle, elle est liée à l'usage et elle est communautaire. Pour faire court, concentrons-nous sur le premier de ces aspects, à savoir le caractère conventionnel de la signification, puisque c'est là que tout se joue. Qu'entend-on par ‘signification conventionnelle’ ? On suppose tout d'abord que le lien entre le mot et un objet dans le monde est arbitraire (au sens de l'arbitraire du signe de Ferdinand de Saussure), par opposition à un lien causal nécessaire. On suppose aussi que les définitions ostensives et stéréotypes sont établies par nous. On suppose enfin qu'il y a un certain poids de la convention (par opposition au caractère frivole et idiosyncratique des significations arbitraires proposées par Humpty Dumpty), mais que ce poids ne dépend de rien d'autre que de la tradition, à savoir l'ensemble des usages antérieurs. Il faut focaliser notre attention surtout sur le 2^e aspect de la signification conventionnelle, spécifiquement sur le fait que les définitions ostensives et non seulement stéréotypes soient «établies par nous».

Les définitions stéréotypes sont celles que l'on trouve souvent dans un dictionnaire¹⁸ et ne posent pas de véritable problème puisque les dictionnaires sont en effet produits par nous. Mais que dire des définitions ostensives ? Il s'agit d'énoncés tels que «ceci est rouge» ou «ceci est de l'eau» qui font intervenir par un geste de monstration un objet auquel le mot utilisé est associé. Que veut-on dire lorsque l'on prétend qu'elles sont établies par nous ? On peut vouloir dire que l'on établit un lien entre un mot et un échantillon, un exemplaire ou un prototype. Il n'existe pas à proprement parler dans la réalité de telles choses que des échantillons, des exemplaires ou des prototypes. Ces notions référentielles sont essentiellement des constructions qui sont sous notre contrôle. Ainsi le mot « eau » peut être rapporté à un élément d'expérience sensible de ce genre :

¹⁷ Voir mon ouvrage *L'institution du langage*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005. J'y souligne notamment le défaut de l'interprétation radicalement sceptique de Kripke (*Règles et langage privé*, Paris, Éditions du Seuil, 1996) qui conduit celui-ci à remettre en question l'existence même de tout fait de signification, alors que Wittgenstein veut seulement nier l'existence de faits entièrement objectifs (ou métaphysiques). Kripke a raison de dire qu'une condition nécessaire pour qu'un enfant, par exemple, suive une règle est que le professeur ou le parent énonce avec justification de l'extérieur que l'enfant suit la règle. Cependant, cet énoncé extérieur ne doit pas être compris comme une assertion, mais bien comme une déclaration qui institue l'action de suivre la règle et qui confère à l'enfant le statut d'additionneur ou de locuteur compétent. L'argument sceptique est donc compatible avec des faits institutionnels de signification.

¹⁸ Voici des exemples de définitions stéréotypes : l'or est un métal jaune précieux; le tigre est un félin sauvage à rayures jaunes et noires; les chats sont des félin domestiques qui chassent les souris; l'eau est une substance liquide inodore et incolore qui étanche la soif; une sorcière est une femme méchante qui brasse dans ses chaudrons des liquides mortifères et vole sur un balai; l'homme est un bipède sans plume, etc. Il y a des milliers d'exemples de ce genre.

un échantillon d'eau. Si par la suite, lors d'un repas, on demande de l'eau, on renvoie à ce liquide ayant les mêmes propriétés phénoménales bien connues et non à la composition chimique de l'eau. La définition ostensive n'a cependant pas besoin d'être ainsi comprise pour être établie par nous. Le lien causal à une substance spécifique, sans épuiser la relation de référence (puisque le lien entre le mot et la chose est arbitraire et non causal) peut être choisi par nous comme étant le facteur décisif que l'on veut exploiter pour établir la référence de l'expression. En pointant du doigt l'objet, on veut pointer plus loin que le bout de son nez. On choisit de s'en remettre à une relation causale effective qui, bien au-delà des propriétés phénoménales caractéristiques de l'eau, renvoie à un certain composé chimique. Même si, dans cet usage, la relation causale joue un rôle important, la théorie de la référence directe défendue par Putnam¹⁹ et Kripke²⁰ n'est pas une théorie causale de la référence. Les locuteurs interviennent intentionnellement de multiples façons dans le processus conduisant à un objet : en choisissant de se rapporter à une chaîne historique d'utilisateurs précédents, mais aussi en «fixant la référence» d'un terme à l'aide d'une description définie (le terme «Neptune» dont la référence est fixée par une description définie telle que «la planète qui crée des perturbations dans l'orbite d'Uranus») ou en opérant des détournements de référence (comme Marco Polo qui est à l'origine du détournement de la référence [«reference shift»] du terme «Madagascar» qui désormais réfère à une île et non plus à la portion est du continent africain). Il faut dire aussi que la chaîne cause passe toujours par les usages antérieurs d'une communauté de locuteurs ou à une communauté d'experts.

L'idée est donc la suivante. Nos formes de vie nous ont collectivement incités historiquement à admettre plusieurs usages des mots et des énoncés au sein de différents jeux de langage. Certains de ces usages sont motivés par la recherche d'objectivité, alors que d'autres usages sont motivés par notre besoin de solidarité ou par notre besoin d'authenticité. Certains termes comme le mot 'eau' ont des usages référentiels (H_2O) et des usages observationnels (cet échantillon de substance liquide, inodore, incolore et presque sans saveur qui étanche la soif). Certains énoncés contenant ces termes ont alors des usages renvoyant à des conditions de vérité ou à des procédures de vérification. Un énoncé aura l'un ou l'autre de ces usages selon qu'il est proféré, par exemple, par un chimiste dans un laboratoire au moment d'effectuer une expérience, ou par un convive à table à l'occasion d'un dîner. Les humains se donnent des cadres de référence, mais il ne s'en suit pas que les référents soient obligatoirement toujours des constructions, ainsi que Goodman le suppose. Ils peuvent être des objets qui, jusqu'à un certain point, nous transcendent.

Une telle approche commande d'admettre plusieurs usages du mot 'vrai'. Le terme peut avoir une portée objective que nos formes de vie ont rendu nécessaire et qui s'applique au sein de la communauté des savants. Le terme peut aussi être utilisé pour traduire une

¹⁹ Hilary PUTNAM, «The Meaning of Meaning» dans *Mind, Language and Reality. Philosophical Papers*, vol. 2. Cambridge: Cambridge University Press, 1975. Voir aussi « La signification les autres et le monde », dans Hilary Putnam, *Représentation et réalité*, Paris NRF Gallimard, 1990.

²⁰ Saul KRIPKE, *La logique des noms propres*, tr. de Pierre Jacob et François Recanati, Éditions de Minuit, 1982.

certaine doxa, un consensus communautaire autour de certaines normes morales et de principes de justice. Il peut aussi renvoyer à notre besoin d'authenticité et servir à traduire nos expériences subjectives et intersubjectives. L'erreur majeure à éviter est de vouloir imposer un seul usage reposant sur une vision du monde totalisante et doctrinaire, qu'il s'agisse du scientisme, de l'ethnocentrisme ou de l'intégrisme religieux.

La grammaire philosophique appropriée pour le concept de vérité en est une qui lui reconnaît plusieurs usages, chacun ayant son domaine d'application. Ce pluralisme n'a rien à voir avec le relativisme. Nous nous opposons seulement aux visions totalisantes. Nous ne risquons pas de souscrire au scientisme, parce que nous reconnaissions d'autres applications du terme «vrai», notamment dans le secteur moral et artistique. Nous ne risquons pas l'intégrisme religieux, parce que nous sommes à l'âge séculier et nous respectons la quête d'objectivité qui caractérise l'aventure de l'espèce humaine. Nous admettons aussi l'autonomie (le caractère *self standing*) des enjeux entourant la morale et la justice. Nous ne risquons pas de verser non plus dans un ethnocentrisme de mauvais aloi, car la communauté chargée d'appliquer le concept objectiviste de vérité est la communauté internationale des savants.

Cette approche donne toutefois, paradoxalement, un nouveau souffle à une version particulière du déflationisme de la vérité. Les seuls principes universels applicables à tous les usages du terme 'vrai' sont des platiudes comme celles qui ont été mentionnées plus haut. L'originalité de cette version du déflationisme repose cependant sur le fait d'admettre des usages locaux substantiels du terme «vrai».